

SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Ça commence dans la confusion hystérique d'un débat impossible à l'Assemblée nationale. Image visionnaire d'un proche avenir ? Dans les travées de la salle, au milieu des spectateurs, les acteurs-députés invectivent violemment ministres et parlementaires de gauche et de droite qui tentent vainement de s'exprimer sur le plateau. Des tracts pleuvent sur le public, annonçant vote à 16 ans, revenu universel... Dans le théâtre devenu forum politique, nos représentants, déchainés, sont au bord de la folie. Et c'est justement aux urgences psychiatriques d'un hôpital en plein chaos que se poursuit *La vie est une fête*, dernière création, aux Nuits de Fourvière, des foutraques et barbares Chiens de Navarre. Triste fête en vérité, malgré les chansons vintage, le rideau rouge vite défoncé et le titre qui clignote façon music-hall, que celle des comédiens sans peur qu'orchestre Jean-Christophe Meurisse.

Partir de la dinguerie du pouvoir incarné par un parlement où tout disjoncte, pour aboutir à la déliquescence d'un hôpital où se multiplient les névroses en tous genres, montre ici à l'envi combien nos maux privés sont liés à l'état général de notre société. La folie intime comme ultime acte de résistance à la folie publique. Conçues comme toujours par le maître Meurisse à partir d'un canevas autour duquel les acteurs improvisent, les scènes s'enchaînent à un rythme d'enfer, désopilantes et tragiques. Depuis la création de la compagnie, en 2005, la sauvage bande aux tronches impossibles, aux silhouettes sans complexes s'est inévitablement renouvelée ; mais y règne toujours cette joie enfantine et assassine de casser le monde pour le réinventer. Brutalement. Irrésistiblement. Du délire antisémite, raciste, misogynne et difficilement supportable d'un député d'extrême droite, débarqué aux urgences, jusqu'aux ravages d'un schizophrène que rien ne calme, en passant par la tentative de suicide d'une inconsolable groupie du chanteur Christophe, les Chiens de Navarre caricaturent crûment nos abîmes et

nos peines. Le personnel de l'hôpital n'est pas épargné. Mais leurs excès potaches mêmes, entre farce médiévale et cinéma gore, théâtre de foire et boulevard du crime, se rattachent à une joyeuse tradition du spectacle à sensations, où le public est amené à participer de manière viscérale à ce qu'il regarde. Ainsi en va-t-il de cette scène insensée où un ministre de la Santé vient officiellement visiter notre hôpital dévasté par le manque de personnel, de moyens, et ne profère inlassablement qu'une pathétique langue de bois. Sans oser réagir aux répugnants sévices qu'un malade commence peu à peu à lui faire subir...

Donner l'illusion de tout écouter, de faire participer (mais que peut aujourd'hui un ministre ?) : dans quelle démocratie vivons-nous, s'interrogent, dans *La vie est une fête*, les Chiens de Navarre, après avoir passé au Kärcher le Front national et son idéologie (*Jusque dans vos bras*, 2017) comme les gouffres de la famille bourgeoise (*Tout le monde ne peut pas être orphelin*, 2019). Du politique au privé, toujours. Et réciproquement. Une torride histoire de sexe, suscitée par une psy conciliatrice, ne liera-t-elle pas ici un Gilet jaune à un CRS ? Et si l'amour pouvait tout sauver ? Le spectacle s'achève sur la romance naissante de deux internés. Les méchants Chiens de Navarre sont au fond de grands romantiques... ●

Avec les Chiens de Navarre, même les urgences sont une fête, amère et libératrice.

La vie est une fête
Farce
Création collective
Les Chiens de Navarre

| 1h45 | Mise en scène Jean-Christophe Meurisse.
Du 27 au 29 sept. à Grenoble, du 5 au 8 oct. à Toulouse, du 12 au 14 oct. à Bordeaux, les 18 et 19 oct. à Annemasse...
Du 29 nov. au 3 déc. à La Villette, Paris 19^e, du 14 au 18 déc. à la MC93, Bobigny...



UNA IMAGEN INTERIOR
PERFORMANCE
EL CONDE DE TORREFIEL

Une grande toile blanche au sol. Lorsque celle-ci s'élève pour devenir le fond de scène, le public en prend toute la mesure : un maillage de traces multicolores se répondant en miroir pour former un point où tous les regards convergent au fil de chapitres orchestrés comme une machine théâtrale complexe. Emmenée par Tanya Beyeler et Pablo Gisbert, la compagnie espagnole El Conde de Torrefiel s'est imposée depuis une dizaine d'années comme la spécialiste d'aventures scéniques inattendues. Elle a ici l'ambition folle d'interroger l'imaginaire de trente mille ans (au moins) d'humanité, afin de relativiser l'importance de nos propres « récits ». *Una imagen interior* (*Une image intérieure*) est donc une tentative de restitution de ces « ultra-fictions » que chacun et chacune compose pour appréhender le monde. Une scène de supermarché succède à une scène de musée, suivie de l'évocation d'une veillée dans une grotte préhistorique... À la fin, une belle surprise boucle le temps de la représentation et interroge son cadre même.

Découvert au Kunstenfestivalde-sarts de Bruxelles en mai dernier, ce rituel plastique, sonore et littéraire manquait encore de fluidité. Il n'empêche... sa mécanique hypnotique a fonctionné. Dans cet univers déconnecté de tout réalisme, tous les sens du spectateur sont en éveil alors que les cinq performeurs sont mutiques, que toutes les voix sont off, et que des nappes musicales rythment l'apparition de cartouches porteuses de textes descendant des cintres. Au public de jouer, alors, son rôle : de lire (la concentration est requise !), de comprendre, de s'interroger, de réfuter ce qui est proposé le cas échéant. Mais il lui faut d'abord accepter de prendre part à cette aventure...

– **Emmanuelle Bouchez**

| 1h30 | Du 20 au 26 juillet, Festival d'Avignon (84), tél. : 04 90 14 14 14.
En octobre et décembre à Paris et en Île-de-France (Festival d'automne).